

## DE LA PHOTOGRAPHIE À L'ÉCRITURE DE LUMIÈRE

Par Esther SEGAL

### « *BOIS DE CORPS* »

est l'une de mes premières productions photographiques. L'époque où j'abandonnais la prise de vue traditionnelle pour m'intéresser aux matières, à l'onirique et aux multiples possibilités visuelles engendrées grâce à ce médium. Très attachée encore à l'image analogique, je décidais de mélanger les genres en produisant « *BOIS DE CORPS* ».

L'idée fut de faire naître de la juxtaposition de deux corps, la chair et l'écorce, un hybride végétal évoquant les univers symboliques et mythologiques toujours renouvelés dans l'histoire de l'humanité. C'était là ma première motivation. Je me suis donc lancée dans une recherche concernant tout ce qui touchait aux rapports entre l'homme et l'arbre, allant du mythe, à la science jusqu'à la psychanalyse. Je découvrais au fur et à mesure que l'homme avait de tout temps uni son destin avec celui de l'arbre que ce soit corporellement ou symboliquement, engendrant une histoire de peau, la trame d'une histoire lointaine.

C'est ce fantasme d'enveloppe commune que je me mis à développer petit à petit, superposant, tour à tour, des images d'écorces et de corps morcelés, découpés dans la réalité. La prise de vue devenait une opération à « corps ouvert », un « terrain sacré » où se déroulait la création d'un mystère. J'y ai vu alors d'un point de vue conceptuel, une initiation secrète des temps animistes où le novice était conduit dans un lieu caché, initié, tatoué et rendu à la société, transformé. Pour moi, la prise de vue était du même ordre, une prise de « vie », une mort symbolique avec une transformation réalisée au cours du développement de l'image dans le laboratoire, une sorte de rite magique fait à l'aveugle dans l'obscurité d'une chambre de bonne. De cette noirceur surgissait un nouvel être...

Très vite, des liens avec le christianisme apparurent et les premières questions liées au rapport à l'image et à l'icône. Ce corps n'était plus celui d'un homme, mais celui d'un être virtuel reconduisant à un invisible, mon invisible. Il y avait une volonté de traduire ce qui n'avait pas de mot. Au début, je ne m'en étais pas rendu compte. J'étais hypnotisée par la répétition des fragments de corps, d'écorces, la beauté picturale presque monstrueuse qu'induisait leur union. Puis, regardant de plus près toutes ces images, je devinais qu'il y avait des étapes, une histoire là-dessous, sous la peau végétale...

L'histoire universelle dérivait vers celle du personnel. L'écorce était aussi une interface de douleur. Une trame derrière laquelle se cachait l'absence d'un corps disparu, celui de mon père. L'arbre de vie devint mort, mère, père, filiation et c'est une série de trente-deux photographies qui restèrent comme incarnation de cet au-delà de l'image.

Ce travail photographique devenu un travail de deuil, il me vint le désir vital d'en sortir. Libérant le corps de cette écorce dans les dernières réalisations, je me libérais à mon tour. Mais, j'avais entrevu le vrai visage qui se cachait derrière cette mythologie iconique. Je décidais donc de m'éloigner de l'iconicité pour ne plus chercher à donner un visage à ce qui n'en avait plus. Ainsi, apparût mon intérêt pour le flou photographique avec « **ELOGE DU FLOU** ».

J'avais dans l'idée de me servir de cette distanciation visuelle créée par une mauvaise mise au point comme procédé d'éloignement mental. Traduire une émotion par un médium plastique, me semblait être le bon chemin pour s'en retourner vers de nouveaux champs d'expérimentations plastiques. Donc, je m'éloignais... de l'image, du référent pour ne manifester que des immenses plages de couleurs abstraites et vivaces, construisant toute une théorie sur la notion de flou, à savoir :

« Le flou est ce qui manque de netteté, fluet, fuyant, il semble ne jamais se fixer et nous laisser dans cette vague appréhension des formes en attentes d'une future précision. Mais ce flou, c'est peut-être aussi cette émotion non contrôlée, cette vision qui se trouble faisant de l'extérieur une étendue liquide et vibratile, quelque aquarelle dont on ne sait plus bien si elle déborde de l'extérieur ou de l'intérieur de soi-même.... »

Fragile frontière entre le dedans et le dehors... l'état de « semi conscience » visuelle dans lequel le flou photographique plongeait le spectateur me remporta vite vers une autre réalité proche du concept « d'aura benjamin » ou idée d'une distance à même de rapprocher « l'unique apparition d'un lointain essentiel ». Cette dissolution des formes induite par le flou faisait écho non seulement avec la notion d'aura mais aussi, avec la démarche abstractionniste de certains peintres : retourner vers une essence que le visible cachait derrière le carcan de la ligne.

Le flou photographique devint donc à son tour, un paradoxal passage... Voir moins pour mieux voir, voir flou pour voir plus net. Qu'elle ne fut pas ma surprise de voir une mise au point floue donner à voir, sur des sources lumineuses, des figures géométriques. Le paradoxe théorique devenait une réalité palpable par l'image photographique. A cet instant, je me dis, que si l'abstraction avait touché à une essence de l'art, je touchais de mon côté à une essence de la photographie. Une question fit son apparition : et si l'abstraction était une frontière entre la peinture et la photographie ?

Il me vint en réponse à cette problématique, le désir de faire des photos de « **NUAGES** ». Le nuage devenait pour moi, le lien entre la peinture et le « ciel de la photographie » et le symbole de l'abstraction. Derrière le nuage éthéré de la peinture abstraite, il y avait le ciel bleu et la nuit pointilliste d'un univers étoilé. Cette série était là pour manifester, le dernier voile entre la peinture et la photographie, une sorte de flou à nouveau reliant deux mondes opposés.

Après cette parenthèse pleine de picturalité photographique, je décidais de tester le flou sur moi-même, afin de voir si on pouvait aussi découvrir cet invisible essentiel au-delà de mon corps. Cette approche naturellement, me parla de l'icône religieuse, de toutes ces interfaces nous emmenant vers un ailleurs. Celui-ci se traduisit plastiquement au travers de mon visage que vous pouvez découvrir dans « *ECRITURE DE LUMIERE* » par des points, des milliers de points tous plus nets les uns que les autres. Je produisais du « flou net » dans « Véronique et autoportrait flou ». Chaque point ressemblait à une marque faite par des points de clous, d'épines... l'analogie avec la symbolique de l'icône religieuse grandissait. Il y avait là un passage... une « passion » entre l'image et l'écriture. A partir de cet instant, naquit l'idée de faire du point une lettre minimale. C'est ainsi que naquirent les premières « écritures de lumières » ou nouvelle « ph-auto-graphies ».

Puisque la lumière écrivait à l'aide de points, je voulais à mon tour écrire avec ma propre lumière. D'ailleurs, la définition de la photographie était justement « écriture de lumière » donc par la même je devenais un « écrivain de lumière ». Je décidais donc de m'éloigner encore plus de l'image floue pointilliste pour révéler cette « écriture de lumière ». Noircissant des surfaces sensibles et prenant un poinçon d'aveugle, je me mis à ponctuer les surfaces photographiques les unes après les autres d'une écriture similaire au braille. L'idée étant de traduire plastiquement, ce passage entre la photographie telle que nous la connaissions et une essence « photographique » jusqu'alors invisible.

Au travers de diverses productions plastiques, « Ecritures de lumière », « Moulins à prières » j'exprimais donc la manifestation d'une définition première de ce médium, une « écriture blanche » comme aurait dit Roland BARTHES renvoyant à une possible origine occultée. A un moment, la surface fut même percée par des points afin de laisser passer la lumière pour mettre en place une nouvelle écriture de lumière au plus prêt de la matière inhérente à ce médium. Très vite, une nouvelle lecture de cette écriture fit son apparition. Je m'aperçus que le braille, par sa multiplication, avait des affinités graphiques avec l'hébreu.

Ainsi, si l'image pouvait s'apparenter à une « approche chrétienne » comme je l'avais découvert dans « Bois de corps », celle de « l'écriture de lumière » devint « Judaïque ». Heureuse ou malheureuse coïncidence, l'image chrétienne prônait l'attachement à la mère au travers de ces icônes, tandis que le Judaïsme et son écriture s'attachait à retourner vers le père. Ne restait que l'image floue, entre l'image et l'écriture, la mère et le père, bref... l'enfant ou la filiation. Ce que j'avais voulu fuir, à savoir le père, en fuyant « BOIS DE CORPS » revint sous une forme beaucoup plus authentique, le père et ses origines religieuses.

S'en suivit la réalisation de « Passion », des portraits de famille appelés « *écriture d'origine* » sombres, révélés par l'obscurité de la lumière noire tandis que d'autres dans leur réversibilité, blancs étaient recouverts d'une écriture noire. Mais aussi, des livres racontant une histoire cachée comme un livre brûlé par la lumière ainsi que des symboles archétypaux flirtant avec la lettre juive et un jeu de dés quasi kabbalistique dans « Maximes du père ».

Vous me direz : où était passé le corps dans tout cela ? Non le corps de la lettre... plus tactile que jamais... Mais, celui du corps charnel, le mien, perdu dans des concepts d'essence de la photographie et d'une mystique photographique... Ce dernier revint par l'intermédiaire de « pentagramme » puis de « sans titres ».

A partir de cet instant, ma production devint un entrelacs de réalisations diversifiées. D'abord avec « Bubble-gums » où le point engendré par le jeté de chewing-gum sur le sol créa un monde d'étoiles sur un ciel de bitume. Puis, les « Animaux rouges », vision marginale d'une réalité déformée où l'animal empaillé devenait tour à tour peluche, vivant, mort... Puis, « Rêves d'eau » et « Sans nom » où le corps anonyme ou familier faisait une timide apparition au travers de vêtements plongés dans l'eau et des reflets de silhouettes dissoutes par des flaques de pluie.

Aujourd'hui, après avoir expérimenté toute sorte « d'écritures de lumière », il me vint le goût d'écrire tout simplement. Un roman d'abord, vendu à la page sous forme de photographies et non de livre. Puis une pièce de théâtre. L'idée étant de relier l'écriture à l'image, non plus par le procédé du flou, ni du poinçon, ni de toutes images reconduisant à une mythologie, mais simplement en liant les deux avec deux niveaux de lectures différents comme une scénographie filmique.

Je vous laisse en découvrir deux extraits dans la série « REDEMPTION ». C'est une simple maquette, la suite est en gestation.